

NOTES SUR LE MAUSOLÉE DE SIDI OCBA

Le monument que les indigènes de la région de Biskra vénèrent comme le tombeau de Sidi Ocba n'est, en réalité, qu'un cénotaphe. Nul ne connaît l'emplacement exact où gît la dépouille du héros qui conduisit, au premier siècle de l'hégire, les hordes arabes victorieuses, de la Cyrénaïque aux Colonnes d'Hercule et de Tanger aux rivages du Sous et qui, au retour d'une expédition triomphale, mourut l'épée au poing, en combattant pour la foi qu'il était venu imposer aux populations berbères du Moghreb.

Ocba, fils de Nafê (1), était originaire de la famille de Fihri, de la tribu de Coreich à laquelle appartenait Mahomet. Il est considéré comme l'un des compagnons du prophète (2); bien qu'il fût beaucoup plus jeune que ce dernier; mais on sait que le titre de compagnon a été donné à quiconque avait vu le visage du prophète. Le cheikh El Adouani énumère les compagnons du prophète qui ont pénétré dans l'Ifrikîa pour en faire la conquête: ils étaient au nombre de 39; Ocba est le septième de cette liste (3),

En Noweïri (4) rapporte que la première invasion de

(1) غفبة بن نافع

(2) صاحب رسول الله

(3) L. Féraud, *Kitab el Adouani*, in *Rec. de la Soc. archéol. de Constantine*, 1868, 12^e vol., p. 164.

(4) Nous écrivons Nouaïri; mais nous avons conservé ici la transcription adoptée par de Slane.

l'Ifrikîa et du Moghreb par les Musulmans eut lieu en l'an 27 de l'hégire (647-8 J.-C.). Il cite les noms des personnages que l'on remarquait dans les rangs de cette armée et parmi eux Ocba, fils de Nafè, de la tribu de Fihir. Le traducteur d'En Noweïri (de Slane) ajoute en note : « La plupart des chefs nommés dans cette liste avaient servi sous Mahomet ; ils appartiennent tous à la haute noblesse arabe » (1).

Cette qualité seule suffirait à justifier la vénération dont la mémoire d'Ocba est entourée ; mais les hauts faits du conquérant, rapportés par l'histoire et embellis encore par la légende, font que dans l'imagination des Musulmans fanatiques d'aujourd'hui, le héros de la guerre religieuse est devenu un saint et un martyr.

Pendant que le *djich el Abadela* (troupe des Abd-Allah), dont parle En Noweïri, faisait l'expédition au cours de laquelle il défit et tua le patrice Grégoire, Ocba était resté en Égypte où il exerçait les fonctions de lieutenant-gouverneur. Abou-l-Mahacen nous apprend dans son *Nodjoum*, qu'en l'an 43, Ocba-ibn-Nafè fit plusieurs incursions dans le pays des Noirs, à Oueddan et à Barca (2). La première de ces localités est située à quelques journées au Sud de Mourzouk ; quant à la seconde, aujourd'hui ruinée, c'est une ville bien connue de l'ancienne Cyrénaïque, qui fut la résidence des premiers gouverneurs musulmans de cette région.

En l'an 50, d'après l'historien Ibn-er-Rakîk cité par En Noweïri (3), Ocba fut à son tour envoyé en Ifrikîa à la tête d'une armée ; c'est alors que, pour maintenir l'influence de l'islamisme dans ce pays, il décida d'y fonder une ville. Ce fut Cairouan. L'emplacement en fut choisi assez loin de la mer pour ne pas avoir à craindre une

(1) Appendice au tome premier de l'*Histoire des Berbères*, d'Ibn Khaldoun, traduction de Slane, Alger, 1852, p. 314.

(2) De Slane, *op. cit.*, p. 323, note.

(3) Id. p. 327.

descente de la part des Grecs, et à proximité d'une *sebkha* (marais salé) afin que les chameaux des musulmans pussent pâturer en vue du camp, sans être exposés à être enlevés par les Berbères et les Chrétiens. La construction de Cairouan fut commencée en l'an 50 H. 670 J.-C. (*Baïan*).

Le nom de cette ville signifierait, d'après Abderrahman ibn Abdelhakem, « station de caravane » (1).

Peu après cette fondation, Ocba fut relevé de son commandement par le Khalife Moaouïa ; mais le fils de ce dernier, Yezîd, lorsqu'il succéda à son père, nomma de nouveau Ocba gouverneur de l'Ifrikîa en l'an 62 (681-82 de J.-C.).

C'est alors que le fils de Nafê entreprit la longue expédition qui devait être pour lui une série ininterrompue de victoires, jusqu'à sa mort.

Il battit les habitants de l'Aurès à Baghaïa et à Lambès, ceux du Zab à Erba ; puis il se dirigea sur Tehert. Victorieux encore sous les murs de cette ville, il alla ensuite camper devant Tanger où le comte Julien vint lui faire sa soumission. Sur les conseils de ce prince, Ocba marcha contre les Berbères du Sous el-Adna qu'il battit à Taroudant ; il traversa le Sous et, poussant son cheval dans l'Atlantique, il prit Dieu à témoin qu'il ne pouvait aller plus loin.

Il revint alors sur ses pas et, comme il traversait le Zab, il commit l'imprudence de renvoyer une partie de ses troupes à Cairouan et de laisser quelques contingents en observation sous les murs de Tehouda et de Badîs. Ce que voyant, les Roum et les Berbères l'entourèrent dans la plaine de Tehouda et le mirent à mort, avec les quelques hommes qui lui restaient. Cette victoire fut le triomphe de Koceila, chef berbère qui se trouvait avec l'armée d'Ocba.

Koceila el-Aurébi exerçait une grande influence sur

(1) De Slane, p. 311.

les Berbères. Il avait été converti à l'islamisme pendant le gouvernement d'Abou-l-Mohadjer qui commanda l'Ifrîkîa entre les deux gouvernements d'Ocba.

Ce dernier l'emmena avec lui dans sa grande expédition; mais, loin de lui témoigner la considération que méritaient son rang et son influence, il ne lui ménagea pas les humiliations. Un jour même il l'obligea à égorger un mouton et à l'écorcher devant lui. Après ce dernier affront, Koceila réussit à prendre la fuite. Ocba se mit à sa poursuite; mais Koceila, rassemblant les Berbères qui venaient se grouper autour de lui, recula devant Ocba jusqu'à ce qu'il se sentît assez fort pour écraser son adversaire. C'est ce qui arriva bientôt.

Ocba, se voyant entouré d'ennemis, fit une courte prière, puis il brisa le fourreau de son épée. Les autres musulmans l'imitèrent, ceux qui étaient à cheval mirent pied à terre et tous combattirent jusqu'à la mort. Après cette victoire, Koceila marcha sur Cairouan, s'en empara et fut, pendant quelques années, maître de l'Ifrîkîa.

Tel est du moins le récit d'En Noweïri. Ibn Khaldoun donne une version qui en diffère un peu.

Il semble, d'après cet historien, que Koceila demeura jusqu'au dernier moment dans l'armée d'Ocba. Les Francs, ayant remarqué qu'Ocba ne se trouvait plus à la tête que d'un petit groupe de guerriers, formèrent le projet de l'attaquer. Ils en avertirent Koceila par un message qu'ils réussirent à lui faire parvenir et Koceila leur signala le moment qui lui parut propice à cette attaque.

Le reste du récit d'Ibn Khaldoun est sensiblement conforme à celui d'En Noweïri: il dit également que les guerriers d'Ocba mirent pied à terre, dégainèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux [dont ils sentaient bien qu'ils n'auraient plus besoin]. Cette parenthèse a été ajoutée par le traducteur, de Slane.

Ainsi se termina la magnifique carrière d'Ocba, fils de Nafè. Abderrahman ibn Abdelhakem place la mort de ce héros en l'an 63 (682-3).

Cette fin glorieuse était bien celle qu'avait désirée le fanatique musulman. D'après une tradition que rapporte En Noweïri, avant de quitter Cairouan il aurait réuni ses fils et leur aurait dit : « Je ne sais si je vous reverrai jamais, car mon souhait est de mourir dans la voie de Dieu. »

Ibn Khaldoun dit encore que les guerriers d'Ocba qui succombèrent avec lui étaient au nombre de trois cents environ, les uns, anciens compagnons de Mahomet, les autres disciples de ceux-ci : tous trouvèrent le martyre sur un même champ de carnage.

Parmi eux, il n'y en a guère qu'un dont le nom soit notoire, c'est Abou-l-Mohadjer, ancien gouverneur de l'Ifrîkiâ. Ocba l'avait emmené avec lui dans son expédition, le traitant en prisonnier. Il ne le remit en liberté qu'au dernier moment et Abou-l-Mohadjer se fit bravement tuer avec tous les gens d'Ocba.

Les autres guerriers dont les ossements ont jonché la plaine de Tehouda, sont demeurés anonymes : dans l'opinion des musulmans d'aujourd'hui, ce sont des martyrs, c'est-à-dire des croyants qui moururent pour témoigner de la vérité de leur religion (1).

* * *

Après la mort d'Ocba, une grande partie du Moghreb dut se soustraire à l'Islam. Aussi n'est-ce vraisemblablement que quelques années plus tard, après la défaite de la Kahena, que fut voué à Ocba le culte qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. C'est à cette époque aussi qu'un mausolée a dû être érigé en son honneur.

Nous ne possédons aucune indication sur la date de la construction de ce monument. Les traditions locales sont contradictoires.

(1) شهد (shahid) témoigner, شهيد (shahid) martyr. En grec, martyr signifie également témoin.

Voici d'abord une première légende qui nous a été racontée par Si Mohammed ben Mouloud Kabbès, ancien bachadel de la mahakma de Sidi Ocba, actuellement cadi à Mlili :

Le corps du martyr n'a jamais été retrouvé ; mais un indigène du Zab aurait vu une nuit, en songe, Sidi Ocba, qui lui aurait ordonné de lui construire un tombeau. Comme le dormeur s'excusait de ne savoir sur quel emplacement faire cette construction, le martyr lui aurait dit de planter des baguettes dans la plaine ; l'une d'elles verdirait et indiquerait la place où devrait s'élever le monument. C'est ce qui fut fait.

Au contraire, M. Mohammed ben El Hadj El Ocbi, instituteur à Biskra, originaire de la fraction des Chorfa du village de Sidi Ocba, nous a déclaré fermement qu'à son avis le tombeau avait été construit immédiatement après la mort du saint. Il appuie son opinion sur le récit d'Ibn Khaldoun.

Or, voici ce que dit l'éminent historien :

« Les tombeaux d'Ocba et de ses compagnons, ces généreux martyrs de la foi, se voient encore dans le Zab, au lieu même où ils perdirent la vie. Le corps d'Ocba repose dans une tombe enduite de plâtre, sur laquelle on a érigé une mosquée. Cet édifice s'appelle la mosquée d'Ocba, et forme un but de pèlerinage, un lieu saint dont la visite est censée attirer la bénédiction divine. J'ose même dire que, de tous les cimetières du monde vers lesquels les hommes dévots dirigent leurs pas, celui-ci est le plus illustre par le nombre et la qualité des martyrs qu'il renferme. Personne depuis lors ne s'est jamais acquis même la moitié des mérites qui distinguèrent chaque individu de ces Compagnons et Tabès » (1).

A notre avis, rien dans ce texte ne confirme l'opinion

(1) Trad. de Slane, T. premier, p. 288. Le traducteur a conservé, en le francisant, le mot arabe tabê تابع qui signifie *Sectateur*.

de M. Mohammed ben El Hadj El Ocbi. Ibn Khaldoun, qui a habité Biskra à plusieurs reprises, notamment en 767 de l'hégire, connaissait le mausolée de Sidi Ocba, et s'il ne fait aucune allusion à la légende rapportée par Si Kabbès, du moins il n'indique pas que le monument ait été érigé aussitôt après la mort du conquérant arabe.

Nous avons au contraire des raisons de croire qu'il a été construit beaucoup plus tard et sans doute sur un emplacement choisi d'une façon arbitraire. Il nous paraît certain, en effet, que les Berbères vainqueurs d'Ocba s'empressèrent d'abjurer l'islamisme. On sait que c'était l'habitude de ces peuplades qui, si l'on en croit les traditions, ne changèrent pas moins de douze fois de religion. Kocella, maître de l'Ifrikia, ne devait pas rester musulman : cela eût été contraire à son caractère, à sa politique et au désir de ses sujets.

En Noweïri confirme cette opinion : il dit en effet qu'Abdelmélek (gouverneur de l'Egypte) déclara que pour venger *sur les polythéistes* la mort d'Ocba, il faudrait trouver un homme qui ressemblât à ce chef par la piété (1).

De son côté, Ibn Adzari dit, en parlant du Khalife de Damas : « Quand son pouvoir fut établi solidement, les grands de son entourage se réunirent pour le presser de venir au secours de l'Ifrikia et d'affranchir les Musulmans du joug de Kocella *le maudit* (2). »

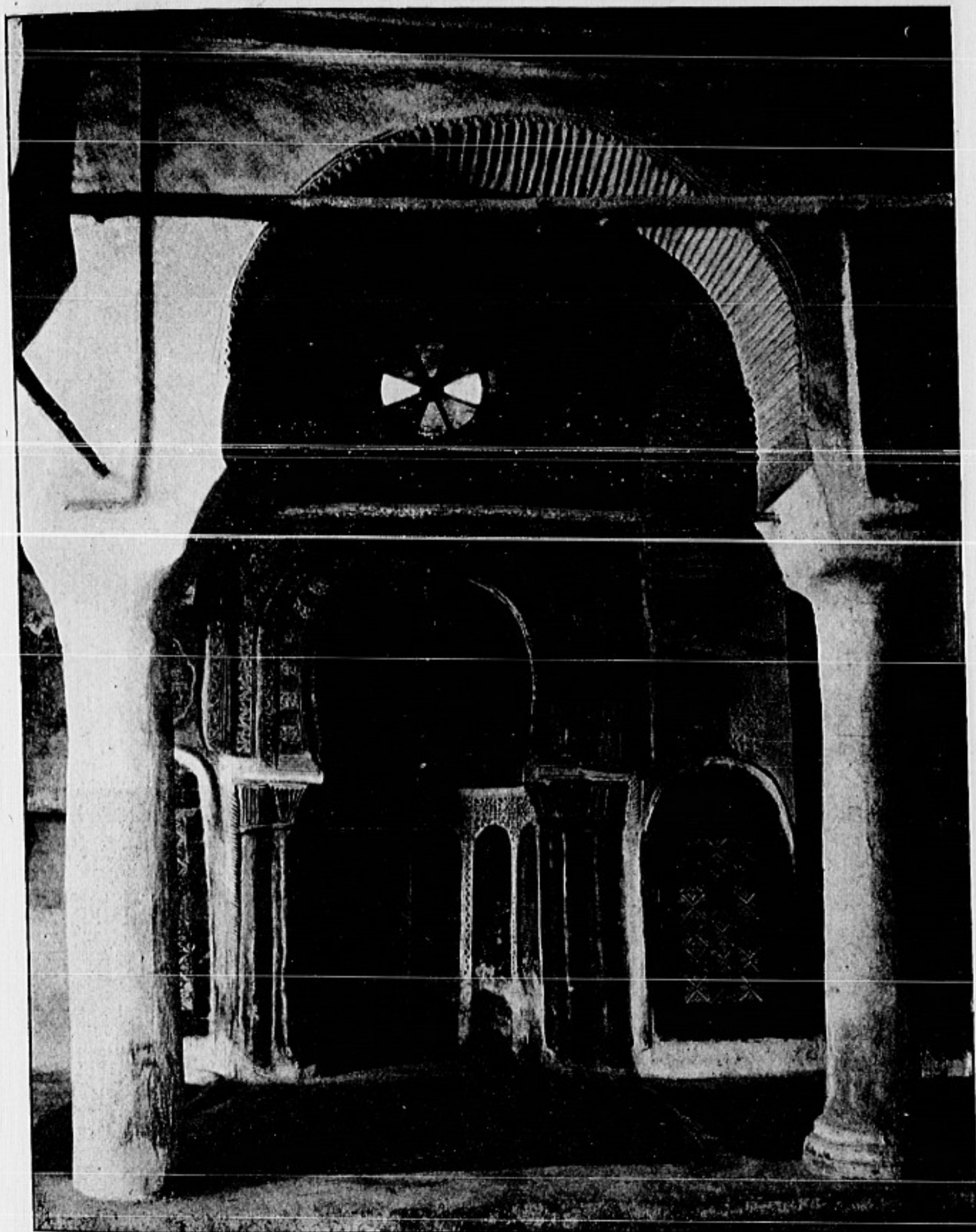
Comment, après avoir lu cette phrase, pourrait-on supposer que Kocella fût demeuré musulman ?

De Slane, dans l'introduction qu'il a placée en tête de sa traduction de l'Histoire des Berbères, explique (3) pourquoi ces peuplades accueillirent tout d'abord avec faveur la nouvelle religion que leur apportaient les Arabes et pourquoi ils la répudièrent peu après avec autant d'enthousiasme :

(1) Traduction citée, p. 337.

(2) اللعين

(3) P. XX.



MIHRAB DE LA MOSQUÉE DE SIDI-OCBA

Cliché de M. FRÉCHON



DÉTAIL DE LA PORTE

« Obligés de cultiver les plaines de l'Afrique pour le compte de quelques grandes familles romaines, ils avaient à satisfaire aux exigences de leurs maîtres et à l'avidité du fisc impérial, quand la présence des envahisseurs les délivra d'une servitude devenue intolérable. Mais, avec ce changement, ils durent accepter les obligations qu'impose l'islamisme, et, fatigués bientôt d'une religion qui leur prescrivait de fréquentes prières et leur enlevait près de la moitié de leurs récoltes à titre d'impôts, ils s'allièrent encore aux Romains, écrasèrent les armées arabes (en l'an 683) et fondèrent, à Cairouan même, le premier empire berbère. Pendant cinq ans, leur chef Kocella gouverna l'Afrique avec une justice qui mérita l'approbation des Arabes qu'il avait vaincus. »

Mercier dit également : « Quant aux Berbères, en reprenant leur liberté, ils s'étaient empressés de répudier le mahométisme, devenu pour eux le symbole de l'asservissement (1). »

La cause nous paraît entendue. Après la mort d'Ocba, il ne restait plus, dans la région du Zab, personne qui pût, par fanatisme, par amitié ou par intérêt, ériger un mausolée sur le terrain où reposait ce capitaine. Le dit mausolée doit donc dater d'une époque postérieure. Tout ce que nous savons, c'est qu'il existait lors qu'Ibn Khaldoun habitait Biskra.

Notons en passant que le monument ne porte aucune indication pouvant servir à préciser la date de sa construction. A la porte de la chambre funéraire se trouve une inscription en caractères coufiques disant que ce tombeau est celui d'Ocba ibn Nafê, mais ne mentionnant aucune date. Voici sa transcription en caractères arabes :

هذا قبر عتبة ابن نافع رضي الله عنه

« Ceci est le tombeau d'Ocba ibn Nafê. Que Dieu soit satisfait de lui ! »

(1) *Histoire de l'Afrique septentrionale berbère*, t. I, p. 208.

Cette dernière formule, comme l'indique Kasimirski, se place après les noms des premiers Khalifes ou des compagnons de Mahomet.

Plusieurs autres inscriptions, en écriture cursive, se trouvent dans diverses parties de la mosquée, à l'intérieur de laquelle le cénotaphe est enclos. Elles concernent des agrandissements ou des réfections du monument et portent des dates relativement récentes : au-dessus de la fenêtre de la chambre funéraire, une planche porte une inscription sculptée en relief dans le bois, indiquant l'année 1215 de l'hégire. La kibla de la mosquée est, de même, datée de 1214.

En résumé, la date de la construction du cénotaphe et de sa coupole reste incertaine ; mais elle est sûrement postérieure d'un certain nombre d'années à la mort d'Ocba.

* * *

Quoi qu'il en soit, le martyr est l'objet d'une vénération locale très intense. La légende lui attribue divers miracles. Abderrahman ibn Abdelhakem en cite deux : au cours d'une expédition, les troupes d'Ocba étaient sur le point de mourir de soif ; le héros se mit en prière et, pendant ce temps, son cheval creusa le sol d'où jaillit une source. Le second miracle se rapporte à la fondation de Cairouan. L'emplacement de cette ville, choisi comme nous l'avons raconté plus haut, était infesté d'animaux nuisibles ; Ocba s'écria : « Habitants de cette vallée, éloignez-vous, et que Dieu vous fasse miséricorde ! » Aussitôt, les bêtes sauvages évacuèrent la place.

Le fameux traditionniste El-Leith ibn Sâd (1) raconte le même événement et ajoute que pendant les quarante années suivantes on n'aurait pu trouver ni serpent, ni

(1) V. de Slane, *op. cit.*, pp. 311 et 312.

scorpion en Ifrîkia, quand même on aurait offert mille dinars pour s'en procurer un seul.

En Noweïri raconte aussi le miracle de la découverte de la source et celui de l'expulsion des animaux malfaisants de la vallée de Cairouan. Lui aussi croit bon d'agrémenter son récit de détails propres à lui donner du relief. « Alors, dit-il, on vit les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits, et à ce spectacle, beaucoup de Berbères se convertirent à l'Islamisme. »

Le même auteur fait encore intervenir le surnaturel à propos de la construction de la mosquée de Cairouan. C'était le premier monument de ce genre érigé en Ifrîkia et il importait, en conséquence, de déterminer avec la plus grande précision la direction de la Kibla (1). Ce problème était embarrassant ; mais Ocba vit en songe une figure qui lui dit qu'au jour levant il entendrait devant lui le cri d'Allah Akbar (2), que nul autre que lui ne percevrait. Il suivrait cette voix et, là où elle cesserait de se faire entendre, il placerait le mihrab. Ce miracle se produisit le lendemain matin, et c'est ainsi qu'a été orientée la grande mosquée de Cairouan.

Ces légendes, contées par des écrivains tels qu'Ibn Abdelhakem, El Leith ibn Sâd, En Noweïri, se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Il est bon d'observer qu'Ibn Khaldoun n'en souffle mot.

*
* *

Le point où le cénotaphe a été construit était, sans doute, entièrement désert à cette époque. La bataille dans laquelle Ocba a trouvé la mort s'est livrée près de Tehouda, village situé à 16 kilomètres à l'Est de Biskra.

(1) La *Kibla*, c'est la direction de la Mecque vers laquelle on se tourne pour faire la prière. Elle est indiquée dans chaque mosquée par une niche à laquelle on donne le nom de *mihrab*.

(2) Dieu est grand.

Si le nom de Tehouda est celui qui a été conservé pour désigner cette affaire, c'est sans doute qu'aucun des 360 villages qui, d'après Ibn Khaldoun, couvraient le Zab, n'était plus rapproché du théâtre du combat.

Quant à la localité moderne de Sidi Ocha, elle est située à 20 kilomètres de Biskra et à 8 kilomètres de Tehouda. Une mosquée a été bâtie autour du tombeau, un village entoure la mosquée et une oasis s'est développée sur ce sol primitivement aride et où l'eau est amenée, à grands frais, des montagnes de l'Aurès, par une canalisation à ciel ouvert, longue de douze kilomètres.

L'existence de cette oasis, dans un endroit aussi déshérité, est presque paradoxale.

Le cénotaphe et la mosquée sont d'une grande simplicité. Les édifices n'ont rien de grandiose; fort peu de détails d'architecture méritent de retenir l'attention des amateurs. Aucune matière précieuse n'est entrée dans la construction.

La chambre funéraire est carrée, surmontée d'une coupole. Elle occupe l'angle sud-ouest de la mosquée. Celle-ci se compose de plusieurs rangées de colonnades en pierres de l'Aurès recouvertes d'une épaisse couche de plâtre. Les plafonds sont en terrasse sauf dans la partie qui borde la coupole, où ils sont constitués par des voûtelettes : ce détail semble indiquer que la mosquée n'a pas été construite en une seule fois. Les colonnes des nefs sont réunies les unes aux autres par des poutrelles en bois d'arar (1). Les nefs, comme toujours, sont parallèles au mur du mihrab.

Il faut remarquer, dans l'intérieur de cette mosquée, d'abord l'inscription coufique que nous avons déjà mentionnée. Elle est sur une plaque en terre cuite qui n'est pas disposée horizontalement, mais encastrée verticalement dans un pilier d'angle de la porte d'entrée du

(1) Thuya.

cénotaphe. Elle a été reproduite par H. Duveyrier (*Recherche des Antiquités dans le Nord de l'Afrique*, p. 171).

Au-dessus de la fenêtre ouverte sur la face ouest du monument funéraire, dans l'intérieur de la mosquée, est fixée la planche dont nous avons déjà parlé, qui porte la date de 1215. L'inscription est sculptée en relief sur le fond même. Elle est ainsi conçue :

يا واحد يا احد اغفر لعبدك محمد بن الكبير التونسي اغفر له ولوالديه

١٢١٥

وجميع المسلمين ——— ام

واغفر لكتبه احمد بن الحاج محمد بن الحاج التواتي وبقه الله امين

« O le Seul ! O l'Unique ! pardonne à ton serviteur Mohammed ben El Kebir et-Tounsi. Pardonne-lui, pardonne à ses père et mère et à tous les Musulmans ! Année 1215.

« Et pardonne à l'écrivain Ahmed ben El Hadj Mohammed ben El Hadj Et-Touati. Que Dieu l'assiste ! Amen. »

On trouve encore quelques inscriptions en relief, dans le plâtre ou le stuc du mihrab. Cette partie du monument est jolie : elle se compose d'une niche demi-cylindrique coiffée d'une demi-coupole. En avant de cette dernière, dans le plafond de la nef, s'ouvre une petite coupole fort élégante percée de huit fenêtres décorées de moulures de plâtre.

La niche est bordée, aux angles, de petites colonnes terminées par des chapiteaux qui vont en s'évasant de bas en haut et qui sont sillonnés de rayures creuses s'évasant dans le même sens. La voûte de cette niche est également pourvue de rayures disposées en éventail autour d'un cartouche qui en occupe le fond. La coupole placée en avant commence, à la base, par une partie cylindrique sur laquelle tourne une inscription en écriture cursive dont les lettres sont rehaussées de couleur rouge.

Le mihrab et la coupole qui le précède sont en pierre et en plâtre, recouverts, par endroits, de peinture rouge et verte. L'ensemble est harmonieux.

Deux autres inscriptions se voient dans le mihrab : elles sont en plâtre découpé, en écriture cursive. L'une est dans un médaillon, au fond de la niche ; elle est ainsi conçue :

بنا هذا المسجد المعظم محمد بن عمر التونسي

« Cette mosquée a été édifiée par le vénérable Moham-med ben Omar et-Tounsi. »

L'autre inscription placée au sommet du cylindre de la niche, au-dessous de ce médaillon, est la suivante :

تذكرتنا هذه من نظر فيها بعد ما يدعونا بالرحمة والغفران لكتبها

احمد بن الحاج محمد بن الحاج التواتي ————— ١٢١٤ م

« Que celui qui lira cette inscription fasse des vœux de miséricorde et de pardon pour celui qui l'a écrite, Ahmed ben El Hadj Mohammed ben El Hadj et-Touati. Année 1214. »

A côté du mihrab se trouve le minbar (1) pourvu d'une porte en bois sculpté, ornée de rinceaux, de rosaces, d'ornements épigraphiques.

Mais la pièce la plus curieuse de ce monument est une vieille porte qui donne accès dans la mosquée et dont l'origine n'est pas connue. Elle a été étudiée par Paul Blanchet (2). Elle est également citée par Saladin dans le Tome premier du *Manuel d'Art musulman : l'Architecture*, p. 225, et par Gaston Migeon dans le

(1) Chaire à prêcher.

(2) Paul Blanchet. *La porte de Sidi Oqba*, Paris, Leroux, 1900.

deuxième volume du même recueil : *Les Arts plastiques et industriels*, p. 118 :

« Il existe encore en Algérie une belle porte de bois de cèdre à deux battants, à la petite mosquée de Sidi Okba (1), près de Biskra, qui permet de juger des beaux travaux de ce genre, qu'étaient alors capables d'exécuter les Berbères..... L'huis est richement décoré d'arabesques ou d'ornements plats sur fond de rinceaux qui rappellent beaucoup les soutaches des brodeurs, et d'ornements en S » (2).

Certains détails de son ornementation, des palmettes touffues et allongées, se retrouvent « dans les portes latérales de la mosquée et dans celles du mihrab de la grande mosquée de Cordoue, et dans le mausolée berbère de Bled Guitoun (Kabylie) décrit par M. Stéphane Gsell » (3).

Blanchet a donné une description minutieuse de cette porte « en bois de cèdre, à deux battants, large de 1^m 40, haute de 2^m 70, épaisse de 0^m 40. Chaque battant qui tourne sur des pivots cylindriques engagés dans des crapaudines pratiquées dans le seuil et dans le linteau, est formé de deux ais, réunis en arrière par quatre traverses. Six grands clous de bronze réunissent ais et traverses. Ils se terminent par une tête massive qui sort d'une légère corolle ajourée...

« Trois baguettes sculptées couvrent le joint des ais et l'entrebaillement.....

« L'huis est très richement décoré : deux montants, un linteau et un *surlinteau*, qui débordé le premier, sont couverts d'arabesques....»

« Le linteau est *doublé* d'une planche sur laquelle le fixent treize clous à corolle.

(1) MM. Saladin et Migeon écrivent Okba ; Blanchet écrivait Oqba ; de Slane a transcrit Ocba.

(2) Migeon.

(3) Saladin.

« Les battants de la porte n'ont à l'intérieur aucune décoration : un encadrement assez riche y entoure cependant la baie. »

Blanchet voit une tradition romaine dans l'ornementation des linteaux et dans celle des montants : la première est « à motifs saillants recreusés à la gouge » ; la seconde est « plus touffue, en rinceaux plus maigres, à section convexe, terminés par de petites boules, encadrés de losanges et de triangles, et qui donne à un panneau de bois l'aspect d'une feuille de métal repoussé. »

Ce savant estime que la porte de notre mosquée doit être attribuée aux premières années de la dynastie chiite, c'est-à-dire aux dernières années du 9^e ou au début du 10^e siècle.

Il ajoute : « Nous ne connaissons pas l'histoire de cette porte ; mais les traditions locales veulent qu'elle ait été apportée de Tobna (1) : or, Tobna fut une grande ville de l'an 750 à l'an 1000 environ ; la tradition confirme notre analyse. Si d'autre part, nous nous méfions de la tradition, il est impossible de ne pas nous rappeler que le tombeau de Sidi Oqba, alors à Thouda, fut d'abord menacé de destruction, puis après divers prodiges menaçants, embelli par le second Khalife fatimite, El Mansour. Si la porte provient de Thouda, et non de Tobna, elle n'en est pas moins du début du dixième siècle. »

Ainsi, d'après Blanchet, on pourrait croire que la petite localité de Tehouda possédait primitivement un autre tombeau d'Ocba.

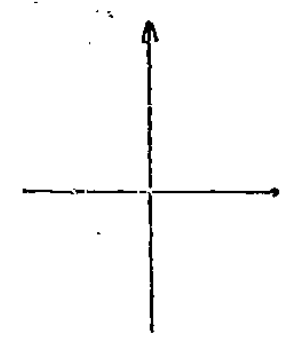
Nous n'avons pu trouver aucun indice permettant de confirmer cette hypothèse ; mais, comme nous l'avons déjà dit, la ville actuelle de Sidi Ocba et son oasis occupent un emplacement qui, au premier siècle de l'hégire,

(1) Tobna, dans l'Est du Hodna, à 16 lieues E.-N.-E. de Bou-Saâda.

Mosquée
de

Sidi Okba

Plan



Grande cour et dégagement couverts

Minaret

Tombeau

Inscription
Cousique

Porte
romaine

Impasse

Salle des prières

Oratoire

Verandah

Chambre

Salle d'étude
enfantine

Vestibule et dégagement

Chambre

Cour

Entrée

Verandah

Ablutions

Puits

Chambre

Place

MOSQUÉE DE SIDI OCBA

INSCRIPTION COUFIQUE

(An IV de l'Égire)



Traduction : A cet endroit se trouve le tombeau de Sidi Ocba ben Naafa

devait être nu et aride. Si c'est réellement là qu'est tombé Ocha, et qu'il a été inhumé, on a pu dire qu'il était mort et enterré à Tehouda qui était le lieu habité le plus rapproché.

Derrière le cénotaphe d'Ocha se trouve le minaret qui ne communique pas avec l'intérieur de la mosquée. C'est un monument qui n'offre d'intérêt que par la vue étendue qu'on a du sommet.

Tout autour de la mosquée se trouvent des portiques où l'on remarque un puits d'une largeur inusitée, des bassins pour les ablutions, des chambres pour les étudiants et de petites salles où divers tolba donnent un enseignement selon le rite malékite.

Sous l'un de ces portiques, près de l'entrée principale, une pierre noire est encastrée dans le mur, rappelant la pierre sacrée de la Kaaba de la Mecque, que les Musulmans croient tombée du ciel.

L'ensemble de ces bâtiments est fort étendu. La garde en est confiée à un oukil désigné par la djemâa du village. Ce personnage reçoit des dons offerts par les fidèles et qui servent à nourrir les étudiants.

Le personnel enseignant officiel ne comprend qu'un mouderrès. Quant aux tolba libres, ils sont habituellement au nombre de cinq ou six.

Le personnel du culte comprend un imam, un mouezzin, deux ou trois hazzab.



Malgré la très grande notoriété du saint qui est censé reposer dans ce monument, les visiteurs qui y affluent ne viennent pas de très loin. La plupart sont des indigènes du Zab et de l'Aurès. Il en vient aussi beaucoup de l'oued Rirh, quelques-uns de Constantine et même de Tunis. Il est curieux de noter qu'aucune relation ne semble exister entre Sidi Ocha et Cairouan. Cette dernière ville possède toujours la célèbre mosquée érigée

par le conquérant. Elle a été restaurée à plusieurs reprises et, aujourd'hui, elle est aussi renommée pour son caractère artistique que pour les souvenirs historiques ou légendaires qu'elle rappelle.

Observons à ce sujet que dans le Manuel d'Art musulman auquel nous avons fait plus haut quelques emprunts, M. Saladin dit dans le premier volume, p. 219 : « En 670 J. C. Okba ben Nafé fonde la première ville de Kairouan ». Et M. Migeon écrit dans le deuxième tome, p. XIX : « On n'est pas d'accord sur la date à laquelle cette cité fut fondée, mais il est à peu près certain que ce fut vers 677 ».

Comme on l'a vu, nos documents, En Noweïri et Ibn Adzâri (Baïan), donnent raison à l'auteur de « L'Architecture » contre celui des « Arts plastiques et industriels ». Fournel (1), après une discussion approfondie, adopte aussi la date de 50 de l'hégire.

Chaque année, en automne, une grande réunion de pèlerins a lieu à Sidi Ocba. Elle n'est pas fixée à une date invariable : les habitants du pays choisissent le moment où l'eau est assez abondante et où les régimes de dattes commencent à mûrir. Ils conviennent alors d'un jour pour effectuer la pieuse visite. Cela se passe en général au mois de septembre ou d'octobre. Si les pèlerins sont très nombreux, ils forment plusieurs groupes qui se succèdent à Sidi Ocba : pour chaque groupe la fête dure un jour.

La question de l'eau a une grande importance. Il en faut beaucoup pour une grande réunion de voyageurs. Or le village et l'oasis de Sidi Ocba ne possèdent que des puits donnant une eau tellement saumâtre qu'elle est absolument impotable. Quant à l'eau de l'oued el Abiod, amenée là par un canal qui serpente longuement dans la plaine, elle est de très bonne qualité ; mais dans la

(1) Henri Fournel. *Les Berbers*, Paris, Imprimerie nationale, 1875. Tome premier, page 152.

saison chaude cette séguia est souvent à sec. C'est pour remédier à cette pénurie d'eau qu'un sondage artésien de grande profondeur a été entrepris à la lisière Nord de l'Oasis. Il est en cours d'exécution.

* *

La population de la petite ville de Sidi Ocba est formée d'individus ayant les origines les plus diverses.

Le groupe le plus ancien porte le nom de *Zouaïr* (1), « visiteurs », puis viennent les *ahl-mecid* (2) « gens de l'école » : ce groupe se divise lui-même en deux fractions, les Oulad Larbi et les Oulad Salah. Les premiers seraient de même origine que les Mozabites ; les seconds seraient parents des Beni Salah du Tell.

Après les Ahl-Mecid arrivent les *Chorfa* (3) qui prétendent venir de Seguiet el Hamra. On raconte qu'au moment où l'oasis de Sidi Ocba commençait à prospérer, elle n'avait pas de chefs. Or à cette époque, il y avait à Ben Tious, village du Zab Guebli situé à 30 kilomètres environ au sud-ouest de Biskra, deux jeunes chorfa de la Seguiet el Hamra qui avaient fui leur pays à la suite de querelles de famille. Poursuivis par leurs ennemis jusqu'à Ben Tious, ils s'étaient réfugiés chez un indigène de ce village qui, ne voulant pas sacrifier deux enfants du prophète, fit tuer à leur place ses propres fils. Les deux jeunes chorfa restèrent chez leur sauveur jusqu'au jour

(1) الزواير

(2) اهل المسيد

(3) شرجاء Rappelons que ce terme désigne les descendants du prophète. Ceux qui prétendent à ce titre sont très nombreux dans le Moghreb. Beaucoup d'entre eux, dont l'origine est des plus douteuses, déclarent que leur famille est venue de la Seguiet el Hamra, vallée qui se déverse dans l'Atlantique, au sud du Draâ, où l'Océan a opposé ses flots à ceux de l'invasion arabe. Cette vallée est toute peuplée de marabouts.

où les habitants de Sidi Ocba vinrent en demander un comme chef. L'homme de Ben Tious le leur donna ; mais au bout de quelque temps les gens de Sidi Ocba, mécontents de l'administration de ce chérif, le mirent à mort. Il ne laissait pas de postérité. Les gens de Sidi Ocba demandèrent alors pour chef le deuxième chérif. L'homme de Ben Tious ne refusa pas d'accéder à leur désir ; mais, cette fois, il y mit des conditions. Chaque fraction de la population de Sidi Ocba devait donner une épouse au jeune chérif, de façon que ce nouveau chef fût allié à tous les groupes d'habitants du village. Grâce à cette précaution, l'administration du second chérif fut prospère, sa famille aussi : ses descendants sont les chorfa actuels du village.

Cette légende nous a été racontée par M. Mohammed ben El Hadj El Ocbi. Elle est assez pittoresque. Malheureusement, par souci de la vérité, nous devons dire qu'on lit dans le Kitab El Adouani (1) l'histoire de deux jeunes chorfa évadés de la Seguiet el Hamra, réfugiés à Ben Tious et échappant à la mort grâce à leur hôte qui fait tuer ses fils à leur place. Rien, dans ce récit, ne permet de croire que les deux jeunes chorfa soient devenus par la suite seigneurs de Sidi Ocba. Or, si cette particularité s'était produite, le cheikh El Adouani n'aurait pas manqué de la mentionner.

Après la fraction des Chorfa, deux autres groupes de population se sont encore constitués à Sidi Ocba, savoir :

1° *Arch-el-Arech* (2) gens venant de partout et ayant convenu de se donner un kebir (chef de groupe) ;

2° *Berraniyn* (3) étrangers arrivés postérieurement à la formation du groupe Arch-el-Arech.

Tels sont les renseignements qui nous ont été fournis

(1) L. Féraud, *op. cit.*, p. 75.

(2) عرش الاعراش

(3) البـرّانيـين

par M. Mohammed ben El Hadj El Ocbi. Au contraire Si Mohammed ben Mouloud Kabbès nous a déclaré que les plus anciens habitants de Sidi Ocba étaient les Chorfa, formant deux groupes dont l'un viendrait de l'Aurès et descendrait de Sidi Fathallah ; l'autre aurait une origine inconnue. Ce magistrat nous a dit en outre que les Oulad Salah étaient venus de Bône.

En résumé la ville de Sidi Ocba est peuplée d'un ramassis de gens venus de partout comme l'indiquent les noms des groupes : Zouaïr, Ahl-Mecid, Chorfa, Arch-el-Arech, Berraniyn. Un seul lien les unit, c'est leur culte pour le héros dont ils vénèrent la tombe vide.

Capitaine H. SIMON,

Commandant supérieur du cercle de Tougourt.
